

Voilà près de vingt ans maintenant que je parcours l'œuvre de Thierry Metz et j'ai toujours cette impression, à chaque lecture, qu'un ami a passé un bras autour de mes épaules et m'a indiqué une direction insoupçonnée pour qu'une rencontre entre soi et soi-même ait lieu.

Nul système philosophique, nulle idéologie, juste une parole d'homme qui nous ressemble dans ses espaces accordés à l'inabouti, à l'incompréhensible, à la précarité d'un bonheur toujours vacillant. Les mots de Thierry Metz ont une force d'attraction étrange, tant l'intensité de la fascination qu'ils exercent contraste avec leur simplicité et leur sobriété. Pas d'effets de manche, pas de grandiloquent. Et pourtant...

Je me revois encore à dix-sept ans, alors que je singeais les alexandrins de Baudelaire pour répondre à cette nécessité d'écrire que j'avais en moi, me conformant à l'idée de ce que je croyais être la poésie : langue qui éblouit par la métaphore et le lexique savant, perle parnassienne à l'éclat sombre. Je me souviens de ce jour où j'ai ouvert *Le Journal d'un Manœuvre*, la lecture fébrile, la pause au bas de chaque page, pour laisser résonner les mots en soi : c'était donc possible d'écrire la geste d'un ouvrier qui accomplit sa tâche, les yeux et les paumes grand ouverts sur la lumière d'une fin d'après-midi, sur la colère sourde du collègue Ahmed, sur le sourire de l'aimée dans la fatigue du soir... Je me souviens de cette découverte fondatrice, de l'enthousiasme qui m'a mû et ne m'a pas quitté depuis, que j'ai plaisir, toujours, à partager. Quand j'échange quelques paroles autour de ce poète avec un autre lecteur, je sens que nous avons conscience d'être privilégiés, et une connivence s'installe comme entre deux amis qui partagent un secret.

En effet, cet écrivain jouit d'un statut paradoxal : admirée par tous ceux qui la connaissent, sa parole reste marginale, presque inaudible dans la cacophonie médiatique, plus adaptée aux éclats de voix qu'aux murmures. Je crois vraiment que Thierry Metz fait partie des grandes voix du vingtième siècle, et de la poésie tout court. Son œuvre profondément marquée par la perte d'un enfant, touche à l'universel et dépasse tous les clivages, toutes les modes. Alors que la poésie contemporaine souffre parfois d'une réputation de genre littéraire élitiste, réservé à un lectorat d'initiés, celle de Thierry Metz est accessible à tous. J'ai pu constater en prêtant *Le Journal d'un Manœuvre*, les *Lettres à la Bien-aimée*, *L'Homme qui penche* à des personnes qui n'appartenaient pas au « sérail », qu'elles étaient touchées, interpellées par ces textes. Elles y ont rencontré le trajet d'un homme qui essaie de tenir debout face à la vie, « terriblement élémentaire », comme le dit Jean Grosjean dans sa préface au *Journal d'un Manœuvre*. Et cet élan créé par ces premières lectures a pu, parfois, emmener ces personnes vers les autres œuvres de Thierry Metz, peut-être moins accessibles, écrites en vers libres, où la force de déclamation est arrivée au point où ne subsiste que l'essence même de l'instant vécu : mots à la verticale comme colonne vertébrale.

Voici quelques titres, à acquérir notamment auprès de cet éditeur singulier, Jacques Brémond, qui fut son ami, et qui continue de sillonner les routes pour faire entendre la parole de Thierry : *Sur la table inventée*, *De l'un à l'autre*, *Dolmen*, *Sur un poème de Paul Celan*, et *Entre l'eau et la feuille* qu'il a réédité en 2015 (première publication Éditions Arfuyen, 1991).

Pour terminer, voici un texte de Thierry Metz, extrait de *Lettres à la bien-aimée*, (L'Arpenteur Gallimard, 1994), en espérant qu'il vous donne envie de le découvrir, ou de le relire, tout simplement :

Ouvrir, fermer. Chaque soir.

Une porte.

Un mot.

Puis raconter aux gosses des histoires de chiens, de corbeaux. Ou l'inverse. Ils ne s'apercevront que d'une fatigue.

On n'a qu'un peu de terre dans la voix. Pour s'y coucher. Avec eux.